



Les premiers pas du bouddhisme en France

Interview avec le Vénérable Dagpo Rinpoché

Revue de l'Inde no 4 – juin 2006

Rinpoché, pouvez-vous nous parler de votre vie avant d'arriver en exil en France ?

Au Tibet, alors que j'étais dans le ventre de ma mère, la rumeur a circulé que j'étais la réincarnation d'un lama de Bamtcheu, dans la région de Dagpo. Tout le monde attendait avec beaucoup de curiosité pour voir qui allait naître. Si ça avait été une fille, c'aurait été très drôle, les prédictions se seraient contredites ! Mais enfin un garçon est sorti ! Je suis donc né en 1932. Mais ce qui n'était alors qu'une rumeur, devait être confirmé. Il y avait trois candidats dont les noms ont été envoyés au 13^e dalai-lama. Il a sélectionné mon nom. Je suis devenu un lama « soi-disant » réincarné. Très tôt, on m'a amené dans le monastère de Bamtcheu où je suis resté jusqu'à l'âge de 12 ans. C'est un monastère qui appartenait à l'ordre des Gelugpa ou Bonnets Jaunes, bien que dans cette région, il y eût des monastères de toutes les traditions. J'ai étudié dans ce monastère, j'y ai passé mes premiers examens. Mais ce n'était pas un monastère où on étudiait beaucoup la philosophie.

Mais plus tard au monastère de Shedrupling, j'ai étudié la philosophie pendant près de 11 ans avant de me rendre dans le grand monastère de Drepung [près de Lhassa]. Ce n'est pas que mon monastère était affilié à Drepung, mais il y a une tradition chez nous : les moines peuvent aller compléter leurs études à Drepung ou encore à Sera ou Ganden.

Je n'étais pas vraiment un moine de Drepung, car si j'étais entré dans leur organisation, il y aurait eu des complications. Par contre je suivais les enseignements de mon maître, je participais aux débats. Mais je ne

pouvais pas assister aux assemblées [des moines]. J'ai continué ainsi mes études pendant 4 ans à Drepung où j'ai appris beaucoup, surtout des tuteurs de Sa Sainteté le dalaï-lama, ainsi que de Sa Sainteté elle-même. Puis les événements de 1959 sont survenus. Sa Sainteté est partie pour l'Inde, je l'ai suivi trois mois plus tard avec mon ami Geshe-la qui vit ici avec moi. A ce moment-là, j'avais 26 ans.

J'ai voulu continuer mes études à Buxa [dans l'Etat de l'Assam, où étaient rassemblés très provisoirement les moines réfugiés], mais je n'ai pas obtenu la permission et je suis donc resté à Kalimpong. C'est là que j'ai rencontré un couple de Français qui y vivaient depuis deux ans ainsi que le Professeur [R.A.] Stein qui avait écrit « La Civilisation tibétaine ». Ils m'ont proposé de m'amener en France. J'ai refusé en disant que j'étais trop jeune, que je devais étudier et qu'il y avait beaucoup de moines plus savants que moi. Ils ont insisté, mais j'ai répondu que de toutes les façons je ne pouvais partir sans la permission de Sa Sainteté. Ils ont donc fait les démarches officielles pour inviter quatre personnes, Geshe-la, un peintre et sa femme, et moi.

Nous avons reçu la permission de Sa Sainteté, et nous sommes arrivés ici en France en 1960. J'ai commencé à travailler avec le Prof. Stein à l'Ecole des Hautes Etudes. J'étais lecteur. Les érudits français savaient lire le tibétain mais ne savaient pas prononcer les mots comme les Tibétains. J'ai eu une bourse et je leur ai appris à lire [avec la bonne prononciation]. Plus tard, j'ai eu un poste d'enseignant à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales où il n'y avait pas de cours de tibétain. Prof Stein qui était sinologue voulait qu'il y ait un cours. Lui, il enseignait la civilisation tibétaine à l'Ecole des Hautes Etudes. Les cours de tibétain ont commencé en 1964 et je suis resté à enseigner pendant 29 ans (je suis à la retraite depuis 13 ans).

A ce moment-là il n'y avait pas de méthode pour enseigner le tibétain. Personne ne l'avait enseigné auparavant. Mr. Stein m'a dit de suivre la méthode qu'il utilisait pour enseigner le chinois. De plus en plus d'élèves

se sont joints au cours. Quand j'ai pris ma retraite, il y avait 70 inscriptions.

A l'époque je voulais rester dans un coin tranquille pour continuer mes études, mais il y a eu des pressions pour que je commence à enseigner [le bouddhisme]. Surtout après les films d'Arnaud Desjardins.

C'était comme le début d'un tsunami bouddhiste ? Le dalai-lama nous a dit [voir interview] qu'au début votre but n'était pas de propager le bouddhisme.

C'est très vrai ! Nous avons été invités par des universitaires grâce à la Fondation Rockefeller. Des lamas ont été envoyés au Danemark, en Allemagne, en Italie et aux Pays-Bas. En France, il y avait alors 4 tibétains, 2 en Italie, 4 à Londres, 4 en Allemagne, 2 en Hollande et au Danemark, c'est tout. Le but était d'aider les tibétologues qui n'avaient pas d'intérêt pour le bouddhisme.

A ce moment-là en France, les seuls bouddhistes étaient des Mongols Kalmouk de Russie. Un groupe de 500 d'entre eux était établi en France. Mais on ne se connaissait pas.

Moi j'enseignais la langue parlée et clarifiais les doutes des universitaires.

Etiez-vous conscient que c'était le début d'un mouvement ?

Moi, j'étais plus jeune que les autres, je n'avais pas complètement fini mes examens de Geshe [doctorat]. Je pensais alors revenir en Inde 3 ans plus tard, après avoir gagné un peu d'argent car en Inde, c'était très difficile.

Ce n'est qu'après les films d'Arnaud Desjardins en 1964-65 sur le « Message des Tibétains » (ces films ont fait beaucoup de bruit), que mes élèves ont commencé à s'intéresser un peu au bouddhisme. Auparavant le seul intérêt était la civilisation tibétaine. Ensuite Kalu Rinpoché est venu en France à l'invitation de l'un de mes élèves, Lama Denys et d'une amie

de ce dernier. Eux, ils étaient intéressés par le bouddhisme et pendant les vacances, ils s'étaient rendus à Sonada [dans le nord du Bengale], y avaient rencontré Kalu Rinpoché et l'avaient invité en France.

Plus tard, d'autres lamas tibétains sont venus, mais comme j'étais là depuis longtemps, on a commencé à me demander de donner des enseignements bouddhistes. J'ai toujours carrément refusé. Je ne voulais pas car je n'étais pas venu pour cela, et j'aimais bien mon travail qui me laissait le temps d'étudier. Les gens pouvaient aller voir les lamas en visite. Mais il y a eu de plus en plus de pression. Même Sa Sainteté m'a dit : « Vous devez enseigner ». J'ai dit : « Je ne peux pas. » Il m'a dit « Pourquoi ? » ; j'ai répondu : « Je ne suis pas bouddhiste pratiquant, un vase vide ne peut rien verser dans un autre vase vide ». Il m'a dit : « C'est votre problème, enseignez ce que vous avez appris ». Mes maîtres, [les tuteurs du dalaï-lama] m'ont aussi dit : « Enseignez ! ». J'ai résisté. Même un autre de mes maîtres, un Geshe de Mongolie, m'a demandé et j'ai encore refusé. Je dois dire que je ne comprenais pas l'intérêt des occidentaux pour le bouddhisme. Était-ce de la curiosité ou y avait-il un intérêt sincère ? Si ce n'était que de la curiosité, je n'étais pas intéressé. Il y avait aussi une question de paresse : « Si je m'engage, je ne pourrais plus en sortir ». Je voulais être libre.

En 1978, la pression a augmenté, j'ai décidé d'essayer pendant une année scolaire : « S'il y a des résultats, on pourra peut-être continuer ». Je ne voulais pas faire payer [les enseignements], car personne n'est assez riche pour payer l'enseignement du Bouddha. Je me suis dit : « S'il y a un problème d'argent, nous arrêterons. » On a organisé [les enseignements] chez des amis et après une année, nous avons fait le bilan. J'ai noté quelques changements : les gens étaient plus gais, plus détendus, moins stressés et ils avaient de meilleures relations avec les autres. Il y avait des progrès. Donc c'était difficile de s'arrêter... et cela a duré jusqu'à maintenant ! Voilà !

Nous montrons aux gens ce qu'est l'enseignement du Bouddha de la façon la plus juste possible, et ensuite ce n'est pas à nous de nous soucier s'ils pratiquent ou pas. C'est leur problème.

Est-ce qu'en 1978, c'était acceptable pour la société d'être « bouddhiste pratiquant » ?

Aujourd'hui, c'est très différent. A ce moment-là les gens n'en parlaient pas. Sinon on pensait qu'ils étaient un peu bizarres, pas bien équilibrés. Mais moi, je me suis aperçu que ce n'était pas une curiosité, que les gens essayaient vraiment de pratiquer l'enseignement du Bouddha dans leur vie quotidienne. C'était réel. Je ne pouvais plus m'arrêter. Cela aurait été égoïste de ma part de refuser.

Il y a plusieurs niveaux : il y en a qui ont compris certains mécanismes de l'esprit, comment développer des qualités intérieures et éliminer des défauts de l'esprit. Il y en a d'autres qui ne sont pas devenus bouddhistes, mais qui sont plus heureux, leur façon de voir est changée, et certains même sont devenus meilleurs pratiquants chrétiens.

Les circonstances changent, les gens croient de moins en moins et en même temps, ils ont perdu leur éthique. Sans croyance, l'éthique s'écroule. A ce moment-là, ils n'ont plus de référence. Au début, ils ont cru que les choses matérielles pouvaient apporter une complète satisfaction. Mais une fois qu'ils ont obtenu cela, ils comprennent que cela ne suffit pas.

C'est ce qui se passe en Chine aujourd'hui.

Exactement. Après la 2^e Guerre mondiale, la vie s'est améliorée, les gens ont eu plus de satisfactions [matérielles], mais cela ne suffisait pas et leur religion ne leur apportait rien. Donc il y a toutes sortes de mouvements et beaucoup sont ainsi venus au bouddhisme ou à l'hindouisme -- moins vers l'hindouisme.

Est-ce parce que le bouddhisme est plus un mode de vie qu'une religion ?

C'est cela ! Il y a moins de dogmes. Pour beaucoup, l'hindouisme est une religion. Dans le bouddhisme, il y a plus de philosophie, de techniques. [C'est pourquoi] aujourd'hui, il y a beaucoup de sympathisants, même s'ils ne sont pas bouddhistes.

Est-ce que ce mouvement change quelque chose pour le Tibet ?

Beaucoup d'occidentaux sont sympathisants parce qu'ils ont trouvé dans le bouddhisme beaucoup d'idées pratiques pouvant être utilisées dans la vie de tous les jours. Une fois ce genre de pensées adoptées, il y aura sûrement des effets, par exemple pour la paix dans le monde. S'il y en a beaucoup qui réfléchissent mieux, qui sont plus raisonnables, cela aura peu à peu une influence.

Quand il n'y a plus d'éthique, il n'y a plus de limites et cela devient difficile. Même les Chinois commencent à comprendre cela. J'ai un ami occidental qui a été en Chine et qui a eu des discussions avec des fonctionnaires de haut niveau : ils ont peur que la modernisation fasse disparaître la culture traditionnelle chinoise. Que peut-on faire pour arrêter ce mouvement ? Ils pensent que la manière de penser bouddhiste peut peut-être aider : « Peut-être peut-on ainsi se protéger contre le « modernisme » ». C'est pour cela que le Forum bouddhiste [voir le Digest] a été organisé, bien qu'il y ait aussi un motif politique. Mais la Chine peut certainement bénéficier de la pensée de Bouddha. Jusqu'à maintenant, la Chine était fermée. Aujourd'hui grâce à la TV et aux moyens de communication modernes, les paysans deviennent conscients des disparités et cela crée un malaise et si cela continue, cela peut aller jusqu'à la guerre civile.

C'est pourquoi ils essaient de trouver une solution, comme la pensée bouddhiste. Finalement, la Chine a été un pays bouddhiste, ne l'oublions pas.

Comment voyez-vous l'avenir de cette « vague » bouddhiste en France ?

Je crois que ce n'est pas une mode, c'est plus profond. Beaucoup vivent avec cette pensée, même s'ils ne sont pas des bouddhistes authentiques. Et certains sont de vrais pratiquants. Mais même les autres, cela leur permet de vivre mieux. Je pense que ce mouvement va continuer.